

Cette distance dont la voix a besoin

Bernard Vargaftig

Volume 41, numéro 6 (246), décembre 1999
La chambre des poètes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32621ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vargaftig, B. (1999). Cette distance dont la voix a besoin. *Liberté*, 41(6), 39–41.

BERNARD VARGAFTIG

**CETTE DISTANCE DONT
LA VOIX A BESOIN**

Cher Marc André B.,

Pourquoi ai-je tant tardé à vous répondre ? Alors même qu'il me semblait si aisé d'évoquer ce petit espace que vous connaissez, face au Macintosh qui, à cinq centimètres du mur, joue le rôle de supermachine à écrire — j'ai toujours écrit à la machine — et, vous souvenez-vous que c'est à peine si on peut y tenir à deux, assis, sans bouger ? Je ne ferme jamais la porte. Vous regardez, au-dessus de l'écran, le bois gravé, un *Ubu Roi* de Rouault, et une petite eau-forte de Goya : *Le Prisonnier* que j'ai devant moi depuis mes dix-huit ans. Deux affiches d'exposition : portraits d'Éluard et de Reverdy par Picasso, occupent ce qui reste de mur. Il y a aussi une petite toile, moins d'un format A4, de Claude Malchiodi, qui représente une tête d'épouvantail. Je touche du coude, à gauche, à angle droit, un vieux bureau de notaire toujours encombré. Il est contre la fenêtre qui ne donne à voir que du ciel. À droite et derrière moi ce sont des livres presque inaccessibles parce que, pour en prendre un, il faudrait en déplacer une trentaine. Et voici la porte grande ouverte. J'entasse le courrier sur la vieille table en bois sur laquelle, de 1945 à 1975 je crois, ma mère avait posé son réchaud à gaz. Je vous ai montré le coin noirci par des années de chaleur et de fumée. Peut-être même le feu a-t-il failli prendre. Pourquoi ai-je tant tardé à vous répondre ?

J'ai écrit sur mes genoux, dans la chambre à coucher. J'avais une Jappy portative. Je l'emportais avec moi, pendant les vacances d'été, chez des amis qui nous prêtaient leur maison, et là encore, je me mettais face au mur. Presque dans un recoin. Mais quelques instants d'écriture, ce sont des heures et des heures de marmonnement et je marmonne partout. Ça marmonne à travers moi. Il arrive souvent que je n'entende rien d'autre même si je laisse mes prothèses auditives en état de marche. Ça marmonne et ça devient vivant, ça devient sens. Parler de *mon espace pour écrire*, n'est-ce pas vous faire sentir que ce dont j'ai besoin, c'est de cette distance que me permettent machine ou ordinateur entre moi et les mots qui surgissent ? Je ne sais jamais ce qui va venir. Je marmonne, je compte les syllabes, quelques mots, quelques sonorités lentement, très lentement s'imposent. Je sais que je ne vous surprendrai pas si je vous dis que c'est du silence qui travaille. Ça n'a pas besoin de lieu. De distance, oui. Écrire, pour moi, n'est qu'un moyen, jamais une fin. Comme si je courais bras ouverts.

Je me souviens d'avoir vu un film tiré d'une pièce de Anski, *Le Dibbouk*. Un sage à qui l'on disait que des visiteurs venaient chez lui se mettait presque à trembler : « Chez moi... chez moi... Un Seul peut dire : "chez moi" ! »

Comme cette affirmation est vivante en moi ! Voilà peut-être pourquoi je ne me suis jamais enfermé pour écrire. Je cours, je cours bras ouverts. Permettez-moi d'appeler *altérité* ce que vous me demandez de vous décrire comme mon « espace de liberté ».

Je cours devant moi. Je cours avec en moi non pas cette pente, mais le mouvement même de ma course. Ni ces rochers, ni ce chemin un peu crayeux, ni les quelques arbres, le silence que font les oiseaux, et qui ne sont pas des images d'enfance mais comme de l'enfance. De l'enfance devant moi, de l'enfance à venir. Et je cours vers l'autre, vers qui j'aime, — entendez-vous le mot vertige ?

et je cours vers les autres, et je cours vers moi-même.
Pourquoi ai-je tant tardé ?